

ASSOCIATION SALOMON
CAMPAGNE DE FOUILLE 2008
LE RECIT par M.MERGER
pour les élèves du lycée LAPEROUSE



Croyez-vous qu'ils sauront retrouver l'endroit de notre naufrage ?

Oh, tu sais, avec les GPS

*** La mission Vanikoro 2008 saura répondre à nos questions

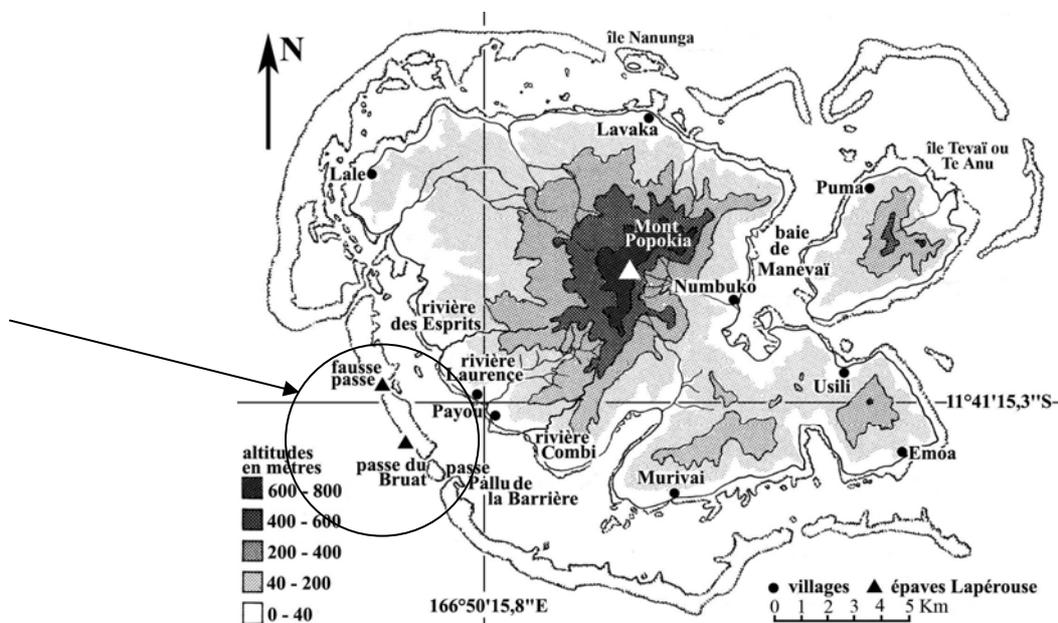
Les photos sont de Christian Grondin et Pierre Larue, Association Salomon en 2005...

SAMEDI 20 SEPTEMBRE 2008

Deux cent vingt ans après le naufrage des vaisseaux de l'expédition La Pérouse, 196 ans après le passage de Bruni d'Entrecasteaux devant l'île des naufragés et 180 ans après le séjour de Jules Dumont D'Urville, l'Association Salomon arrive à Vanikoro, île de l'archipel des Santa Cruz, pour sa 8^{ème} campagne de fouille.

Les îles Santa Cruz font partie de l'ensemble des îles Salomon, dont la capitale est Honiara. Les noms de ces îles de la Mélanésie ont été donnés par le capitaine espagnol conquistador Alvaro de Mendaña y Neira. Parti du Pérou, il découvrit l'archipel en 1568 et donna des noms de saints à ses différentes îles, dont beaucoup demeurent aujourd'hui. L'objectif des conquistadors espagnols du Nouveau monde était la recherche de l'Orphir, c'est-à-dire les mines du roi Salomon.

L'ensemble de l'archipel, excepté l'île de Bougainville, qui appartient actuellement à la Nouvelle-Guinée, devint possession britannique en 1899, puis fut placée sous mandat australien par la Société Des Nations en 1921. L'indépendance au sein du Commonwealth fut proclamée en 1978. Ainsi naquit l'état des Salomon.



Selon une convention internationale, ratifiée par tous les états, sauf les USA et les Salomon, les épaves des navires militaires, sont la propriété du pays, correspondant au pavillon du navire. En raison de son intérêt historique, l'Etat salomonais, malgré quelques réticences et de nombreux obstacles administratifs a finalement accepté les fouilles archéologiques demandées.

Dès 6 heures, l'île de Vanikoro d'origine volcanique, dont la taille est voisine de celle de l'île des Pins, se profile à l'horizon. Son sommet, le mont M'Bagne, culminant à 820m, est beaucoup plus élevé que le pic N' Ga. Il n'est pas visible, dissimulé par les nuages comme le plus souvent.

Les catamarans à voiles Té Fétia et Kalim, arrivent dans la passe Bruat par mer belle et soleil à 7h10, heure identique à celle de la Nouvelle Calédonie qui se trouve sur le même fuseau horaire que les îles Salomon. Bruat fut gouverneur à Tahiti en 1945.

Les Catamarans mouillent en baie de Païou, face aux villages situés sur les deux rives de l'embouchure de la rivière Lawrence, à 200 mètres du rivage.

Le bâtiment de transport léger (BATRAL) de la Marine Nationale le Dumont D'Urville arrive peu après en passe de Pallu de la Barrière et mouille à 8h45, à mi-distance entre le récif et la côte. Pallu de la Barrière était un commandant de la Marine française.

Les formalités de douane et d'immigration, durent jusqu'à 11h30.

Le Chef Thomas, accompagné de deux hommes, vient aux bords de Kalim et Té Fétia. Ils souhaitent la bienvenue aux équipages et reçoit en cadeau une hélice de moteur hors bord neuve, demandée lors des préparatifs du mois de mai 2008.

Après le déjeuner à bord des catamarans, les équipages descendent à terre. Les habitants des deux villages, mélanésien sur la rive droite de la rivière Lawrence et tikopien sur la rive gauche, attendent le débarquement des français. Depuis la venue du patrouilleur P400 la Glorieuse de la Marine Nationale, le 28 avril au 15 mai 2008, pour la préparation des fouilles, les Mélanésiens ont construit de nouvelles installations. Ils ont bâti un ponton à deux niveaux, des toilettes et une grande case rectangulaire avec une table centrale, entourée de bancs, permettant de servir un repas pour une quarantaine de personnes. Son sol est surélevé par une épaisse couche de bris de coraux branchus, l'isolant de la boue alentour.

Pour ces nouvelles constructions, les Mélanésiens ont déboisé et coupé de grands arbres dont il reste certains des troncs à terre. Le bois utilisé pour la construction est brut de sciage. Il provient de la scierie située à l'est de Païou, sur la rive orientale de la baie de Saboe. Cette entreprise malaise n'existait pas en 2005. Elle est contrainte d'arrêter son activité car le transport du bois scié n'est plus rentable en raison de la hausse du coût du pétrole. Les anciennes constructions sont toujours en place, le bar et les cinq cases réservées à l'association Salomon pour la durée de sa campagne.

Vers 17h descendent à terre une grande partie des passagers du Dumont D'Urville pour une cérémonie coutumière d'accueil du Chef Thomas à tous les français représentés par leur « chef » Alain Conan, accompagné de l'amiral Battet et le capitaine Gilles, pacha du Dumont D'Urville.

Au crépuscule, les passagers sont de retour sur le BATRAL et dînent. Les équipages de Kalim et Té Fétia retournent à leurs bords respectifs.

DIMANCHE 21 SEPTEMBRE

Le temps est mauvais, avec des grains incessants, fait habituel sous la latitude de Vanikoro (11°41'), mais surtout le vent souffle à 25 nœuds, avec de fréquentes rafales à 30 nœuds, générant une forte houle.

Les équipages et les passagers s'affairent le jour durant, pour la récupération et la mise à poste des équipements destinés à leur mission respective. La soute avant du BATRAL, appelée le hangar, est un invraisemblable capharnaüm, où s'entassent pèle mèle, à

mesure de leur chargement, l'ensemble du fret pour la durée de la campagne. Les provisions de bouche périssables, destinées à nourrir durant un mois cent trente personnes, sont contenues dans quatre containers réfrigérés dont trois à froid négatif.



Les vivres non périssables sont sur des palettes. A eux seuls les cartons contenant l'eau minérale constituent un volume impressionnant. Puis viennent, les équipements de plongée et les bouteilles, quelques petits canots gonflables et plates rigides, des moteurs hors-bord, des lignes de mouillage, des groupes électrogènes, les pompes et tuyaux d'aspiration sous-marin, deux petits compresseurs de secours, des caissons étanches pour ponton flottant, le matériel de recherche à terre, du matériel de terrassement, brouettes et pelles, des caisses à outils, des tôles et gouttières, des poutres en acier galvanisé, des sacs de ciment, du matériel médical et des médicaments destinés aux soins de la population des villages mélanésien et tikopien, une grande quantité de fûts de carburant, un distributeur de boissons fraîches, un ULM de couleur jaune canari devant le pont basculant, masquant les panneaux ouvrants de l'étrave, et enfin les effets personnels et de troc avec la population de l'île.

Sur le pont avant ont été placés, un ponton flottant, les embarcations appartenant à l'association, trois containers climatisés de type Algéco et le compresseur destiné au gonflage des bouteilles de plongée. Son puissant moteur électrique, alimenté par le groupe électrogène du BATRAL, permet de comprimer cinquante mètres cube par heure d'air.

Ce banc de gonflage des blocs est mis en état de fonctionnement, permettant d'obtenir une pression de 200 bars, dans les bouteilles en début de plongée. Le ponton flottant est mis à l'eau par la grue située en avant du château, dont la charge maximale est de dix tonnes en bout de flèche. Il est positionné sur le flanc tribord du BATRAL, au droit du banc de plongée, avec deux rangées de racks pour les bouteilles, encore appelées blocs de plongée. Cinq flexibles partent du banc de gonflage, descendent le long de la coque pour se distribuer au niveau du rack aux bouteilles peuvent ainsi être misent sous pression.

Le zodiac en aluminium, baptisé « le baron », fut acquis par l'association pour la campagne 2005. L'état de ses flotteurs, multi cabossés et rapiécés, traduit une utilisation intense et parfois brutale de ce 4X4 de la mer destiné à la plongée. Soutenu par deux sangles en tissu synthétique de couleur rouge vif, il est mis à l'eau sur bâbord par la grue. Rapidement, il prend de la gîte à bâbord, en raison du décollement d'une trappe de visite, qui constitue une voie d'eau importante. Il est sauvé du naufrage par la grue qui le ramène sur le pont du BATRAL. Il subi alors une révision par Jean-Pierre Folliard, dit « Fofu », qui le remet en état de naviguer, puis il est remis à l'eau.

Les plongeurs vont sur le site archéologique sous-marin faire une reconnaissance des lieux qu'ils trouvent fort changé depuis le recouvrement site en fin de chantier 2005, afin de le sécuriser. La mission de juin d'une deuxième équipe de démineurs et quelques membres de l'association s'est déroulée normalement et le site a subi une deuxième transformation. En effet, les blocs de plusieurs tonnes tombés de la paroi en 2005 ont été évacués.

Fofu et la Marine Nationale balisent un chenal, à l'approche de l'embouchure de la rivière, afin de sécuriser la circulation incessante entre les navires et la terre.

Le président de l'association Salomon, Alain Conan, se rend à terre pour un geste coutumier d'arrivée, avec les chefs des deux villages Thomas et Andrew.

Le dîner a lieu sur la piste d'envol, de la plage arrière du BATRAL. Elle a été aménagée en vaste salle à manger et contient trois grandes rangées de tables et de chaises, à l'abri des grains, tombant souvent sous forme de véritables trombes d'eau. La pluviométrie aux Santa Cruz, est en moyenne de 7000 millimètres par an ! D'immenses tauds sont tendus du château à la poupe et latéralement aux deux bords. Le dîner du dimanche soir est un barbecue réunissant les civils et les militaires.

LUNDI 22 SEPTEMBRE

Contrairement aux prévisions météorologiques annoncées la veille, le temps s'est amélioré. Le soleil est visible entre deux grains et le vent, tout en soufflant encore à 20-25 nœuds, autorise les plongées sur le site du naufrage de la Boussole. Un balisage sous-marin est entrepris. Cependant une forte houle sur le tombant ne permet pas la mise en place des structures pour l'amarrage du « bib ». Le « bib », conçu et construit par Fofu, est un ponton motorisé, de construction artisanale, supporté par deux énormes boudins noirs gonflables datant de la dernière guerre et qui servaient à remplacer les piles de ponts détruits. Il supporte le groupe électrogène pour l'alimentation des projecteurs pour l'éclairage des prises de vue sous-marines et la pompe hydraulique d'aspiration à moteur thermique.

Les préparatifs s'accélèrent, la cale du BATRAL se vide progressivement et un semblant d'ordre apparaît, permettant à chacun de prendre possession de ses effets et de son matériel.

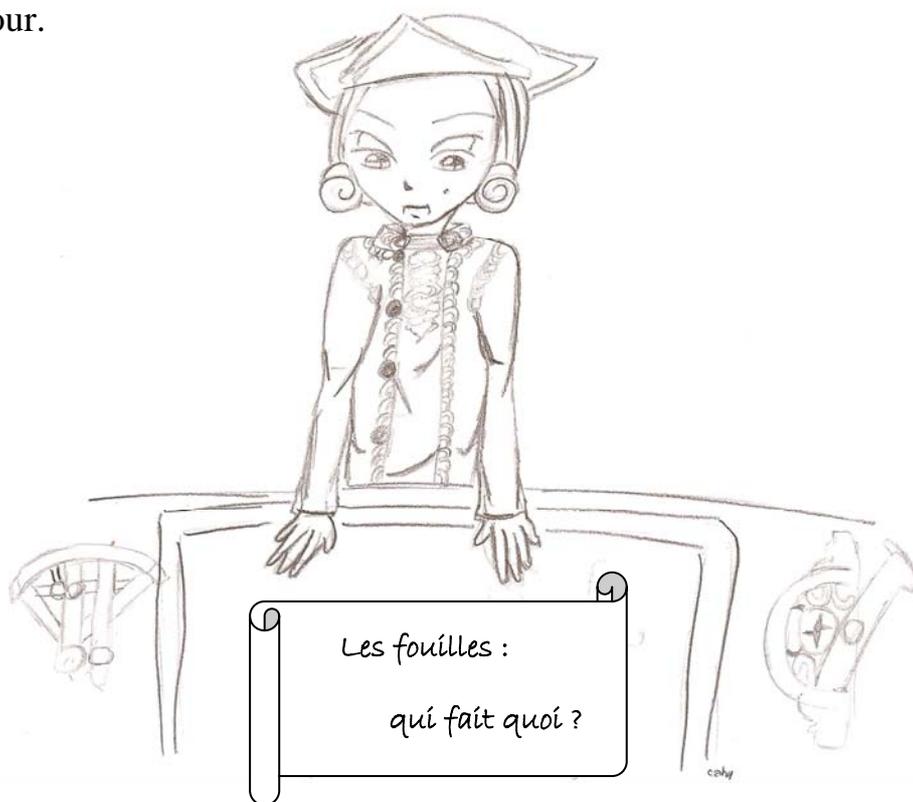
Sous la conduite de Gilbert Castet et de Raymond Proner, la plongée de reconnaissance de la matinée est déjà fructueuse. Un pied de balustre en bronze, une pièce de monnaie russe en argent, des balles de mousquet, des bris de vaisselle en porcelaine de Canton, sont ramenés à bord. Ils sont répertoriés en fonction de leur position et leur profondeur dans le site archéologique, puis éventuellement traités dans le laboratoire situé dans l'un des Algéco par Véronique Proner et Claudie Bonnet. Le laboratoire conditionne certaines pièces, afin de permettre leur conservation jusqu'au traitement définitif au musée d'Histoire maritime de Nouméa. Ils sont ensuite rangés par catégorie dans des containers en plastique. L'après midi, une pièce de monnaie espagnole en argent est ramenée à bord.

A terre, à Païou, les archéologues cherchent des vestiges du camp des Français, rescapés du naufrage. Sous la conduite d'Antoine de Biran, géophysicien résidant en Australie et travaillant en free lance dans le Pacifique et en Asie du Sud-Est, un défrichage des zones de prospection est entrepris. Ce défrichage est l'œuvre de militaires du RIMAP basés à Plum au Sud de Nouméa, de marins du BATRAL et de Mélanésiens volontaires rétribués en monnaie locale mais aussi avec des denrées alimentaires. Christian Grondin est chargé de la gestion des 60000 dollars salomonais embarqués.

Pour cette campagne 2008, deux radars de sol seront déplacés selon un quadrillage précis. Associés aux travaux d'Antoine de Biran, Renaud Tarnus, géophysicien de la Compagnie Générale de Géophysique (CGG Véritas) met en œuvre des mesures de sismologie. Jean-Claude Tranap quadrillera également le sol avec un magnétomètre. Ces travaux compléteront les fouilles entreprises en 2005 sur la rive droite, où siègent les vestiges en fer rouillés, de la scierie installée par la société australienne, la Kaori Timber. Elle inaugurera aussi les recherches de la rive gauche, tikopienne, non encore explorée. Au terme de la journée, aucune découverte significative n'a été faite.

En fin d'après midi, entre deux grains, une cérémonie coutumière, avec dons et contre dons, selon la coutume mélanésienne, à lieu au village mélanésien de Païou. Au cours de la cérémonie, les échanges de parole se font en alternance, entre le chef Thomas d'une part, puis Alain Conan et l'Amiral Battet d'autre part, avec l'aide de Ruffino Pineda (IRD) traduisant le pidgin. Elle est suivie d'un buffet de légumes et de poissons, préparée par les femmes du village.

Ensuite les passagers, sauf ceux restant à terre, sont réembarqués, à la nuit sur le Dumont d'Urville, par un ballet de navettes des embarcations de la Marine et de l'association. C'est ensuite le dîner sur la piste d'envol, où chacun échange des propos sur son activité du jour.



MARDI 23 SEPTEMBRE

A 7h, le temps est gris et pluvieux, mais le vent est tombé, suscitant une activité fébrile chez les plongeurs, heureux de pouvoir achever leurs derniers préparatifs pour enfin commencer leur activité de travaux de terrassements sous-marins.

A 8h, part la première palanquée. De nouvelles plongées sont prévues dans l'après midi, après le repas pris à bord.

L'ULM est sorti du hangar et amarré au ponton d'embarquement, servant de gonflage et stockage des bouteilles de plongée. Ses ailes démontées sont refixées. Son premier vol d'essai a lieu à 13h30, sous la surveillance des caméras des membres de l'association, de celles de Thalassa et de Atom, société de production cinématographique d'Yves Bourgeois.

Michel Fondère, skipper de Té Fétia, lève l'ancre à destination de l'île voisine Utupua, avec à son bord Christian Coiffier, ethnologue au musée de l'Homme de Paris. Les habitants de cette île parleraient la même langue que les Mélanésiens de Vanikoro à l'époque du naufrage. Ils ont émigré de Vanikoro à Utupua il y a longtemps. Utupua est distante d'une trentaine de milles dans le nord-ouest de Vanikoro, sous le régime des vents dominants. Les derniers survivants du

nauffrage, réfugiés dans le village de Paucouri, à neuf kilomètres au nord-ouest de Païou, auraient peut-être suivi cette migration. Ainsi, la tradition orale a sans doute conservé des indices relatifs au naufrage, que Christian Coiffier va s'efforcer de découvrir.

Fofu charge le « bib » des tôles de couleur verte, longues de six mètres embarquées à Nouméa, destinées à refaire la toiture du « musée ». Ce musée, siège à côté du monument dédié à La Pérouse, ses officiers, ses savants et marins. Ce monument fut érigé par l'association Salomon en 1990, en remplacement de celui construit l'amiral de Brossard, accompagné par Aroun Tazief en 1959. Ce dernier a été détruit par la mer en raison du recul du rivage d'une trentaine de mètres depuis cette date. Le musée est une bâtisse de forme rectangulaire, dont les deux petits côtés sont en rotonde. Ses murs ont six fenêtres et deux portes. L'intérieur est divisé en quatre pièces, isolées du toit en tôle par un faux plafond en isorel. Il a été construit à l'initiative de l'association Salomon au décours de la mission effectuée en 1986. L'association en a fourni les plans et assuré le financement. Certaines tôles étant endommagées, l'association a décidé de les remplacer. Cette tâche est dévolue aux six soldats du RIMAP encadrés par leur adjudant chef Buridan, blessé au pouce droit, avant le départ en chargeant les tôles à bord du BATRAL. Ces militaires de l'armée de terre, sont en mission et ne compte pas dans l'effectif des marins du bord. Ils sont logés dans la même rangée d'alvéoles que les civils de l'expédition.

Les médecins, Eve Leblanc, Jean-Pierre Thomas accompagnés par l'infirmière Edith Maupin, descendante de Fleuriot de Langle, le commandant du navire l'Astrolabe, ont transporté leurs cartons de médicaments dans la pièce du musée destinée à servir de dispensaire de soins médicaux à la population locale. Durant l'après-midi des consultations médicales sont faites dans la case sur pilotis de Ben, dans le village tikopien. A cette consultation médicale quasi publique, Ben présente les malades à Eve à tour de rôle, alors qu'une dizaine d'adultes et d'enfants les entourent, assis en cercle. La traduction du pidgin est assurée par Ruffino Pinada.

A terre, l'équipe d'archéologues fait état de détections d'anomalies magnétiques entre « la maison du docteur » et la dalle de l'ancienne scierie de la Kaori Timber. Des clous ont été trouvés et remis à Jean-Pierre Siorat, ancien conservateur du musée de Nouvelle Calédonie et spécialiste du « lapita », qui occupe la plus grande pièce du musée. Des études ultérieures préciseront leur origine, de la Kaori Timber C°, ou bien de clous provenant d'un des navires naufragés, puis utilisés pour la construction d'une éventuelle embarcation de secours par les rescapés.

Antoine de Biran fait un repérage aérien à bord de L'ULM des zones susceptibles d'avoir été déboisées par les survivants.

Avec les directives de Robert Veccella, archéologue sous-marin du GRAN (Groupe de Recherches en Archéologie Navale) résidant à Tahiti, les plongeurs achèvent la mise en place du carroyage (quadrillage) des fouilles sous-marines dans la faille. Deux zones sont définies. La zone A orientée vers le lagon, est le fond de la faille où se trouve l'arrière du navire. En forme de trapèze, elle est archéologiquement la plus riche.

La zone B est située vers le large.

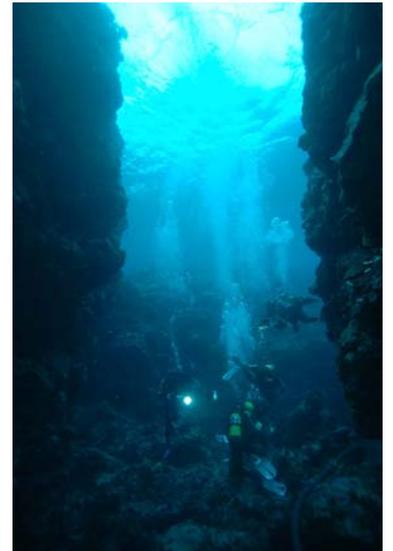
Sur le tombant se trouvent les mouillages, maintenant les embarcations de surface sur le site.

La ligne de base, installée par Robert parcourt la faille du sud-est au nord-ouest sur une vingtaine de mètres.

Les plongeurs ont découvert, en zone A, un fond de bol en porcelaine de Macao. Dans la zone B, se trouve un stock de

barres de fer très corrodées, déplacées lors de la mission de mai. Des gueuses en fonte servant de lest à fond de cale, sont dégagées. Elles ont deux dimensions différentes : 28 et 64 centimètres.

Malgré le temps pluvieux et la houle, les préparatifs ont bien progressé, autorisant un sommeil réparateur des fatigues de la journée.



MERCREDI 24 SEPTEMBRE

Le temps est beau et avec un vent faible. Au petit déjeuner, sur la piste d'envol du BATRAL, la côte sud-est de Vanikoro encore dans l'ombre des montagnes. Elle joue avec les tons pastel gris bleus, sur le fond vert sombre de la luxuriante végétation, parsemé de flammèches de fins nuages cotonneux presque transparents, accrochés sur les pentes. Puis, le soleil apparaît, pourvoyeur de lumière, modifiant les couleurs qui s'avivent, dans un ciel pâle, dont le bleu fonce avec sa montée au dessus des crêtes.

Sur le ponton avant, les plongeurs reçoivent les consignes pour les plongées de la journée. Jean-Pierre Thomas et Eve Leblanc partant à terre pour des tâches médicales, sont remplacés par deux plongeurs de la Marine. Un dais de jardin est installé par Fofu pour protéger du soleil et des grains, la vigie de sécurité de surface et les plongeurs installés dans le « bib ». Sa toile de bâche blanche immaculée, réfléchit la lumière rétrécissant la pupille derrière les lunettes de soleil. Au cours de la journée, le « bib » est testé. Le groupe électrogène et la pompe d'aspiration sont opérationnels.



Entre dix et douze mètres sous la surface la suceuse

mise en action débute l'évacuation des débris de petites

dimensions comblant la faille. Les blocs de corail, de diamètre supérieur à celui du tuyau de la pompe aspirante, sont chargés dans des bacs. Soulevés par des parachutes, ils peuvent être transportés hors de la zone de fouille, où ils sont vidés. Les rejets de la suceuse permettent de découvrir, deux perles en verre, dont l'une très petite de l'ordre du millimètre, une petite tige métallique de 6 centimètres terminée en crochet et un objet métallique rond et ciselé provenant probablement de la décoration d'une pièce de bois. Le bas d'une ancre enchâssée dans le corail dépasse. Son dégagement est entrepris.

Alain Conan, l'amiral Battet, l'amiral Bellec, le commandant Gilles, pacha du navire et Michel Laffon, Président du Cercle des Partenaires du Musée Lapérouse d'Albi, ville natale du navigateur disparu, entreprennent une visite circulaire de Vanikoro en partant de la côte sud-est.

Dans la baie de Numbuko, une halte est faite au cénotaphe érigé par Dumont d'Urville en 1828, à la mémoire de La Pérouse.

Le monument fut détruit et reconstruit à l'identique par l'association Salomon lors de sa campagne de 2005. Il est en bon état de conservation, mais l'équipe du RIMAP sera dépêchée sur place pour le rénover.



Les canots se dirigent ensuite vers l'île Te Anu, sur laquelle se trouve le village mélanésien de Buma. Un palabre coutumier avec le chef Ben Tua, rappelle les liens historiques avec la France, maintenus au fil des ans par l'association Salomon. Dans ce tour de l'île, les officiels sont accompagnés par le médecin du bord, le lieutenant-colonel Gérôme Blaise, les médecins de l'association et l'infirmière Edith Maupin. Ils entreprennent une campagne de dépistage et de traitement du « tokelau ». Le nom de cette maladie dermatologique sévissant en Mélanésie et Asie du sud-est, provient de l'île de Tokelau, dans laquelle la prévalence est élevée et où elle fut initialement décrite. Aux Salomon, elle est appelée « bakua ». Cette maladie est due à un champignon du genre trichophyton, provoquant des desquamations cutanées en fines lamelles, appelées squames, pouvant toucher tout le corps, mais épargnant le visage. Le « tokelau » se traite avec un antimycosique d'application locale, la trimébutine (Lamysil). Huit cent tubes de ce médicament furent donnés à l'association Salomon, par le grossiste pharmaceutique métropolitain Direct Médica, alors que la demande faite à son fabricant, l'industriel Novartis, est restée sans réponse.

Le retour au BATRAL se fait par la côte nord, puis ouest.

A terre, le dur labeur de défrichage, de nivellement et d'enlèvement des débris de fer de la Kaori Timber C° des zones archéologiques se poursuit avec l'équipe du RIMAP et de marins comptant de nombreux tahitiens. Jean-Claude Tranap rencontre de nombreuses difficultés liées au grand nombre de pièces de fer enfouis dans le sol provenant des ruines de la scierie. Renaud Tarnus fait ses premières mesures de sondage sismique géophone, qui seront interprétées ultérieurement. Sur la berge du rivage, Ruffino Pineda découvre profondément enfouies dans le sol, des pièces de bois à faces planes et épointées à la hache. Elles pourraient provenir de la palissade d'enceinte construite par les naufragés. Il existe également des galets éclatés par le

feu, caractéristiques des foyers mélanésiens. D'éventuelles découvertes d'objets provenant des rescapés nécessite donc de creuser au dessous de la couche des galets.

La journée s'achève par un magnifique coucher de soleil admiré depuis la piste d'envol avant le débriefing de 18 heures.

JEUDI 25 SEPTEMBRE

Le temps est beau, le vent faible et la mer calme avec un léger clapot. Ce temps clément a permis l'installation sur tribord, à la coupée, d'une passerelle rejoignant le ponton flottant. Cette installation disponible depuis hier, évite le recours à l'échelle de pilote, pour quitter ou revenir à bord du BATRAL. L'échelle de pilote est une échelle de corde pendante par-dessus bord le long de la coque, atteignant presque la ligne de flottaison. Ses marches sont constituées de planchettes rainurées. Vers le haut, l'une d'elle déborde latéralement l'échelle de 60 centimètres augmentant sa surface d'appui sur la coque, évitant à l'échelle de se vriller sous l'effet conjugué des rafales de vent et des mouvements du navire. La Marine exigeant l'application des règles de sécurité, l'utilisateur de l'échelle de pilote à l'obligation de porter un gilet de sauvetage équipé d'un harnais. Le mousqueton d'un bout est fixé sur la boucle ventrale du harnais. Il est maintenu en traction, à bras par un marin du bord, avec un tour mort sur la barre supérieure du bastingage. Pour le transbordement, le bastingage doit être enjambé. Cette mesure de sécurité évite le risque réel de chute de l'échelle, par vent fort et houle levée.

L'ULM stationné à l'embouchure de la rivière, effectue de nombreuses rotations sur l'île, mais aussi sur le lagon.



La vue aérienne permet d'observer la faille dans laquelle s'est engouffrée et fracassée la Boussole lors de son naufrage, estimé dans le temps, aux environs de la mi-juin 1788, par l'amiral Bellec, historien et écrivain de la Marine. Le survol permet également de constater la proximité de la passe Bruat à un kilomètre de la faille et à deux kilomètres au nord ouest, la fausse passe, où s'est échouée l'Astrolabe.

A 13h 15, le catamaran Té Fétia, parti mardi 23 septembre pour Lata, mouille à nouveau face au village de Païou. La ville de Lata située sur l'île de Ndendo, est le siège administratif provincial des Temotu qui constitue l'archipel des Santa Cruz. Ndendo est située à 90 milles, au nord-nord-ouest de Vanikoro.

Sur le chemin du retour, à Utupua, Christian Coiffier remonte à bord, regrettant de n'avoir pu consacrer plus de temps sur l'île d'Utupua pour ses travaux d'ethnologie. Par méthode non directive, sans question précise, pour ne pas induire les réponses, il lance une conversation ouverte, sur le sujet du naufrage des Français à Vanikoro. Il entend et enregistre quatre histoires relevant de la tradition orale. Elles n'ont pas apporté en première analyse de connaissance nouvelle. De retour à Paris, l'enregistrement des conversations fera l'objet d'une étude par les linguistes du CNRS. Christian Coiffier a collecté un important mortier en bois, deux pilons ayant une belle patine d'usage et une pagaie. Ces objets sont destinés au musée de l'homme de Paris pour une collection ethnologique d'objets de la vie courante.

Les travaux terrestres se sont poursuivis, avec ardeur toute la journée. Renaud Tarnus a consacré sa journée au traitement informatique de ses données enregistrées la veille. Au débriefing du soir, il fait état des résultats obtenus.

Les profils sismiques sur sons, sont le résultat de l'utilisation de deux techniques différentes, les ondes de surface et les ondes réfractées. Renaud fait le constat de l'inadaptation de la technique des ondes réfractées au terrain de Païou. Elle est abandonnée pour la suite des travaux. La technique des ondes de surface, ne donne qu'une partie du profil initial. En conséquence, le travail ne pourra pas être systématisé, durant les 15 jours restant de la campagne. Il doit donc aussi, faute de temps, être abandonné. Par conséquent, la seule technique utilisable est le radar 3 D. Pour son utilisation optimale, la poursuite du travail d'enlèvement des restes des pièces de ferrailles et de nivellement du sol est nécessaire. Il loue le travail déjà effectué par le RIMAP et la Marine du côté mélanésien. Il déplore le retard pris du côté tikopien, entre la berge de la rivière et l'emplacement de la « maison des directeurs » qui, confié aux habitants, se déroule selon la chronologie océanienne.

Toujours à terre, le RIMAP poursuit le démontage du pan sud-est du toit du musée débuté l'après midi de la veille. Au cours de ce démontage, la jeune femme de l'équipe chute du toit et se blesse. Prise en charge par le médecin du bord, l'inventaire des lésions montre leur caractère bénin. Elles sont réduites à une contusion du coude gauche et diverses excoriations cutanées qui sont pansées, permettant à la jeune militaire de garder son beau sourire.

Les marins du BATRAL débarquent sur la rive une impressionnante quantité d'ordures accumulées en huit jours de vie à bord, par cent trente personnes. Préalablement, une fosse rectangulaire de deux mètres de côté et presque autant de profondeur, fut creusée par les mélanésiens sur ordre du chef Thomas qui a pris la responsabilité de cette opération, à la demande d'Alain Conan. Les emballages, triés des déchets à enfouir sont brûlés. L'observation de cette opération, suscite une réflexion sur l'importance de la production de déchets par notre mode de vie occidental consumériste.

Dans la pièce du musée consacrée aux soins médicaux, l'infirmière Edith Maupin et le docteur Jean-Pierre Thomas font des consultations et soins médicaux.

Sur la berge droite de l'embouchure de la rivière Lawrence, sont découverts des ossements. Leur examen montre qu'ils ne proviennent pas d'un humain, mais d'un crocodile.

Les plongeurs sous-marins ont bénéficié du beau temps pour leurs travaux. La poursuite du déblaiement de la zone A fut sans incident. La suceuse a mis au jour deux nouvelles pièces espagnoles en argent et un bec de théière en terre cuite non vernissé. En zone B, le déblaiement atteint la roche mère, à 10 mètres de profondeur. Le dégagement de l'ancre découverte la veille, se poursuit. La verge de cette ancre est cassée et incomplète. Le segment restant visible mesure un mètre cinquante. Compte tenu de son envergure, l'extrapolation de la longueur de la verge est de 4,20 mètres. Pour l'expédition de 1785 les commandants La Pérouse et Fleuriot de Langle portèrent leur choix sur deux gabarres. Ces navires de charge, furent choisis en raison de la capacité de leur cale, en dépit de leurs piètres performances au vent. Les gabarres le Porte-faix et l'Autruche, armées en flûtes furent respectivement baptisées la Boussole et l'Astrolabe. L'armement habituel des gabarres était de cinq ancres. Au départ de Brest, la Boussole en contenait quinze et l'Astrolabe quatorze. Les plus grosses pesaient 2600 livres (1,3 tonne) et leur verge mesurait 4,20m, correspondant à la hauteur sous barreau de la gabarre, permettant leur transport vertical, arrimé à l'épontille du grand mât. Les plus petites pesaient 800 livres (400kg), et la verge mesurait 2,60m. Selon Robert Veccella cette ancre, préalablement méconnue avant cette campagne de fouille, a probablement été embarquée à Brest en 1785, à titre de lest, ou comme ancre de réserve. Dans cette zone gisent des gueuses en fonte qui furent embarquées à Brest et un lot de pierres de lest probablement embarquées à Botany Bay au début de l'année 1788.

Le toujours joyeux Jean-Paul Mugnier sort de l'eau déprimé. Absorbé par le travail de prospection, son attention n'a pas été attirée par l'escapade de son « vieux compagnon » de plongée, son appareil photographique. Inclus dans son douillet coffret étanche, retenu par un cordon retenu à son bras, il a regagné la surface pour dériver. Guy Kane pilote de l'ULM missionné pour sa recherche doit abandonner. C'est le premier incident de plongée depuis le début de la campagne.

La journée du jeudi 25 septembre se termine comme la veille, par un magnifique coucher de soleil enflammant l'ouest couchant et par un gâteau d'anniversaire pour Michel Fondère.

VENDREDI 26 SEPTEMBRE

Le jour se lève sur un ciel gris et bas, cependant traversé de lumière. La mer est plate et le vent faible. Vanikoro est dans les nuages.



Sur le récif, une douzaine de palanquées comptant deux ou trois plongeurs, parfois quatre, se succèdent sans interruption, de huit heures à dix sept heures trente. Riquet Goiran assure fréquemment et longuement la surveillance de surface. Depuis la veille, l'interruption du chantier de fouille pour le repas de midi a cessé. Les palanquées se croisent sous l'eau et jonglent avec les deux services de restauration du Dumont d'Urville de 11 heures et midi. Le déblaiement fait apparaître de gros blocs de corail dont l'un pèse environ deux tonnes et plusieurs autres de quatre à cinq cent kilos. Ils gisent sur la couche archéologique et doivent être enlevés pour la poursuite des fouilles. Cette opération n'est pas sans danger pour les plongeurs en raison des risques d'éboulement. Ces gros blocs doivent être élingués pour être soulevés par les parachutes et transportés hors des zones archéologiques. Les plongeurs pensent pouvoir accomplir ce travail demain samedi 27 octobre. Au cours de la journée, les plongeurs ont amené à bord l'anse d'une cruche en étain, dépassant d'un bloc de corail, divers bris de vaisselle et des fragments de minéraux.

En zone B, un tube en cuivre, ayant 40mm de diamètre et 53 cm de long, est dégagé. Une de ses extrémités est revêtue d'une couche de plomb, relief probable d'une soudure. Sa fonction n'est pas clairement identifiée. Était-il relié à une pompe de cale pour l'évacuation de l'eau d'infiltration, ou de la vidange de la vasque de toilette de La Pérouse ?

A terre, Antoine de Biran, réservé et appliqué, lutte consciencieusement et sans relâche avec la pollution métallique du terrain et l'irrégularité du relief, rendant difficile l'établissement des profils magnétiques. Jean Paul Tranap a repéré des anomalies magnétiques sur les rives et dans le lit de la rivière Lawrence. Le passage du détecteur à impulsion permet de repérer les métaux, même non ferreux, jusqu'à 40cm sous le sable. Sur l'indication du détecteur, Fofu installera dans les alluvions de la rivière des batardeaux. Ils évitent l'effondrement progressif des berges, mélange de vase et de sable dans l'excavation, à mesure de son approfondissement. Fofu a fabriqué à Nouméa les éléments des batardeaux à partir de poutres en acier galvanisé en forme de C et soudées entre elles par groupe de trois. Pour maintenir l'assemblage, des tubes galvanisés rectangulaires incisés à la meule sur toute leur longueur, font office de serre joint.

Au dispensaire Jean-Pierre thomas a poursuivi sa campagne de dépistage et de traitement du tokelau et sélectionné une femme du village référente pour l'observance du traitement.

Le RIMAP, amputé d'un travailleur a poursuivi ses travaux de couverture du toit du musée. Le pan sud-est couvert par les nouvelles tôles découpées la veille et les vieilles tôles du pan nord-ouest sont enlevées et données au chef Thomas.

A 17h, Té Fétia lève l'ancre et borde ses voiles à destination de Santo. A bord s'en sont allés François Gastine, peu entraîné pour reprendre les commandes de son Airbus, dans moins d'une semaine, au départ de Paris, Didier Giacometti, non moins pressé de recommencer ses cours de français au collège Jules Garnier de Nouméa et Jean-Paul Mugnier, désireux des brises du large pour oublier la disparition de son « vieux compagnon de plongée ».

Au débriefing de 18 heures Alain Conan lit le message internet adressé à l'association Salomon le 15 septembre :

« Bonjour, je me prénomme Simon, j'ai 6 ans et suis en classe de CP dans une ville proche de Brest dans le Finistère. Je me passionne vraiment pour votre aventure et je sais qu'aujourd'hui c'était le grand départ. Je me fais votre relais auprès de ma

classe et de ma maîtresse Anne et tous les jours, je leur fais un compte-rendu de votre voyage. Samedi prochain, vous arriverez à Vanikoro et je serai de tout cœur avec vous pour vos recherches

A bientôt, Simon Cabon

P.S. Je vous demande une petite faveur. Essayez de ne pas tout remonter car moi aussi en 2030, j'espère faire partie de l'expédition si je travaille bien à l'école... »

Alain Conan a répondu :

« Bonjour Simon,

Je te remercie de ton mail, qui m'est bien parvenu jusqu'à Vanikoro. Ce matin j'ai plongé sur la Boussole et j'ai pensé à toi.

Pour ta grande expédition de 2030, car je suis certain que tu vas bien travailler, je vais déposer, au fond de la faille, sous la patte de l'ancre brisée, à côté des gueuses en fonte, une pierre à fusil (silex) provenant de la Boussole. Tu ne pourras pas la louper, elle sera dans un bocal et sur un plastique sera indiqué le message suivant : « pour Simon Cabon. Association Salomon Vanikoro Septembre/octobre 2008 ». Cette pierre viendra rejoindre les nombreux autres vestiges que tu ne manqueras pas de découvrir, avec les derniers moyens de prospection, dont tu disposeras en 2030.

On te laisse donc Simon, le soin de venir écrire encore quelques lignes de cette belle histoire...

Transmet notre amical souvenir à toute ta classe, sans oublier ta maîtresse Anne, qui sait faire naître les rêves.

Bien amicalement, Alain Conan ».

Au dîner, à 19h, le pont d'envol est plus sombre que la veille, le couchant étant obscurci par de gros nuages noirs. Après le repas, Yves Bourgeois a projeté son film, « confidences d'équipage ». Il s'agit d'une fresque sociologique complète et émouvante, de la vie à bord du porte-avion Charles de Gaulle.

SAMEDI 27 SEPTEMBRE

L'équipage et les membres de l'expédition apprécient dès le lever la continuité du beau temps des jours précédents, amenant presque à l'oubli de la menace habituelle de gros grains. Après le petit déjeuner, pris dans la fraîcheur sur la piste d'envol et la vue sur l'éveil ensoleillé de Païou, les équipes se distribuent à leurs tâches respectives. Une presque routine s'installe dans la montée rapide de la chaleur du jour.

Sous l'eau, en zone B, une gueuse en fonte, choisie parmi les mieux conservées, est déposée à l'emplacement où fut extrait le tuyau, pour être sortie de l'eau et emportée le dernier jour des fouilles. En zone A, Gilbert Castet, Raymond Proner, Olivier Martin, Olivier Perdrigeon, Bertrand Bourgeois, Denis Gosset, Yann Bauvais, Claire Goiran, Eve Leblanc, Jean-Pierre Thomas, Philippe Houdret, sans oublier Fofu et Riquet âgé de 79 ans, dont la vitalité est exemplaire, viennent à bout de plusieurs gros blocs de corail qui, élingués et parachutés sortent du champ de fouille, sauf l'énorme, gardé pour le lendemain.

La couche archéologique est enfin atteinte et restitue son lot d'objets sortis du ventre fracassé du navire naufragé. Ils sont rapportés à Véronique et Claudie, qui leur affectent une référence et leur applique les soins appropriés. Marc Lavigne les photographie sous divers angles, puis vérifie ses prises de vue dans l'Algéco dédié à l'informatique. Ainsi, un tube en cuivre cylindro-conique terminé par une hémicoupe à son sommet, un encrier en étain avec réservoir et col à vis, un manche de couteau, un pied de verre, un boulet et divers bris de vaisselle, entrent dans le patrimoine de l'association Salomon.

Profitant d'une grande marée basse, des fouilles sont entreprises sur le platier du récif en face de la faille. Les vasques coralliennes de sable blanc reçoivent une visite intéressée mais infructueuse. La cartographie du platier est dressée.

A terre, Jean-Claude Tranap, avec son détecteur de métaux et une nouvelle tige métallique, fournie par la Marine et adaptée à son détecteur, peut désormais sonder mécaniquement jusqu'à un mètre dix de profondeur. Des anomalies magnétiques sont repérées dans l'embouchure de la rivière. Elles correspondraient à trois objets métalliques alignés de petite dimension situés à cinquante centimètre de profondeur. Elles feront l'objet d'un terrassement ultérieur.

Alain Lebreus a découvert deux gros clous servant probablement à la fabrication des embarcations et de deux blocs paraissant être du granit rose, dont la provenance reste inexpliquée. Apportées au musée Jean-Pierre Siorat et Ruffino Pineda qualifient ces minéraux de gneiss porphyroïde. S'agit-il de pierres de lest des embarcations de la Kaori Timber C°, ou proviennent-elle des ruine d'une sépulture ?

Le survol aérien de l'ULM repère sur le rivage, un tumulus à 1,3km au nord-ouest de Païou. Sa fouille ne découvre rien.

Des consultations médicales ont eu lieu au musée et Philippe Houdret, le dentiste plongeur, arrache des dents partout où il se trouve.

L'arrivée de la nuit a regroupé les participants de la campagne et les officiers du bord sur la piste d'envol pour le débriefing de dix-huit heures. Puis le dîner fut servi, après un apéritif offert par Thalassa, pour fêter le duplex enfin passé la nuit précédente via les satellites.

DIMANCHE 28 SEPTEMBRE

Le beau temps devient une habitude servant favorablement le moral des participants, estompant les nuisances de la promiscuité du bord et le manque du « chez soi ».

Sur le platier du récif, les vasques sont à nouveau fouillées. Cette persévérance porte ses fruits. De la faille, une plaque de plomb tordue et enroulée, trouvée dans une vasque, est rapportée au bord. Un exceptionnel objet est desserti du corail, avec l'usage précautionneux d'une barre à mine. Ce lourd objet est un plomb de sonde. De forme pyramidale à huit faces, sa base est octogonale et sa hauteur de 65cm. Son sommet est terminé par un chas endommagé. L'une de ses faces porte, entre deux fleurs de lys, des chiffres romains gravés XXXXXXXXXXVI, indiquant son poids de 96 livres, soit 43kg. L'amiral Bellec, précise l'absence de mention de cette sonde dans l'inventaire d'armement de la Boussole dans lequel figure 36 plombs de 40 livres. A sa connaissance, les plus grosses sondes hydrographiques ne dépassaient pas 80 livres. Il précise l'usage très ancien, dès l'antiquité, des plombs de sonde dans la marine, permettant la mesure de la profondeur des fonds. L'unité de mesure est la brasse, longueur de corde entre la main et l'épaule.

Trois brasses comptant pour 1,60m à 1,80m selon les pays. Certains plombs de sonde de 8 livres (4kg), étaient utilisés pour les petits fonds jusqu'à 20 brasses. D'autres plus lourds, de 15 livres, sondaient les fonds entre 20 et 100 brasses. Ils étaient utilisés sur le bord au vent, après mise en panne du navire. La base de ces plombs de sonde est creuse. Cet espace creux, est enduit de suif. Selon l'aspect des particules collées à son contact, cette graisse de mouton permettait de préciser la nature du fond, sableux, vaseux, corallien ou rocheux.

En raison de l'importance de son poids de 96 livres, cette sonde était destinée à l'hydrographie, elle « sondait les océans ». Les recherches de l'amiral Battet apportent les précisions attendues. Le chevalier de Lamanon, qui comptait parmi les onze victimes des samoans à Tutuila, avait emporté à bord de la Boussole deux machines à sonder la mer. Chaque machine était une sorte de touret situé sur chaque bord du pont, probablement à hauteur de la dunette. Elles permettaient la chute libre du plomb de sonde. Le touret muni d'un frein, ralentissait sa chute, pour éviter la rupture du filin. La profondeur était indiquée sur un cadran compte-tours. Puis le plomb était relevé « à bras », avec un système anti-retour à cliquet.

Dans la faille, en zone A, le plus gros bloc de corail demeure. Une tentative de déplacement sera entreprise, demain lundi. En cas d'échec, les fouilles devront le contourner. De nombreux petits objets sont apportés à bord, notamment des bris de porcelaine de plat, de faïence de bol, de verre provenant de carafe et de bouteille, de verre épais provenant probablement d'une fenêtre de roof. Claire Goiran, enjouée, montre ses trouvailles provenant du rejet de la suceuse. Ce sont un pied de chandelier ou de bougeoir, ou encore de crucifix, un boulet et une épingle d'entomologiste.

En zone B, dans la faille, à douze mètre de profondeur, est déposé le bocal contenant le message destiné à Simon en réponse à son courriel. Il est placé sous le bec de l'ancre, prisonnière du récif depuis deux cent vingt ans, qui en devient le gardien. Afin de faciliter sa découverte par Simon en 2030, deux gueuses ont été placées latéralement et une autre au dessus. Ce geste clos les fouilles en zone B.

Ben, le tikopien, signale la présence d'une épave de bateau qu'il a repérée en pêchant. Des plongeurs sont dépêchés sur place. L'eau trouble n'a pas permis de retrouver le site, mais Ben quelque peu vexé promet de le localiser dès l'éclaircissement de la mer.

A terre, le quadrillage avec la sonde radar 3 D, est terminé. Les travaux du toit du musée ont subi le repos dominical du RIMAP et sont restés en l'état.

Sur le BATRAL, Véronique et Ruffino font l'inventaire des roches collectées dans la faille depuis plusieurs jours. Parmi elles, se trouvent des morceaux de quartz provenant probablement du Port des Français en Alaska, des schistes et surtout un bloc de pierre contenant des veines de couleur verte. Ruffino déclare qu'il s'agit de Garnérite ! Après confirmation par le service des mines de Nouvelle Calédonie, cette découverte constituera une preuve supplémentaire du passage de la Boussole le long de la côte ouest de la Calédonie.

Le barbecue du dîner dominical est servi sur le pont d'envol aux civils et militaires réunis. La communication entre les deux communautés sur le thème de naufrage et des campagnes précédentes a progressé depuis le dimanche précédent. La passion La Pérouse semble avoir conquis tout le bord.

LUNDI 29 SEPTEMBRE

Le temps reste beau et la mer calme. C'est le troisième jour sans pluie.

L'hélicoptère puma de la base aéronavale de Tontouta a des ennuis techniques. Le plan d'alerte EVASAN est donc caduque, incitant les membres de l'association à redoubler de prudence, afin d'éviter tout accident grave ne pouvant être traité à bord.

Sur le platier entourant la faille les fouilles, orientée par une anomalie magnétique repérée la veille, ont permis à Raymond Chaniel, de trouver une pièce de monnaie en argent.

Sur le platier de la rive droite de la rivière Lawrence, Antoine de Biran découvre, enchâssée dans le corail, une pièce métallique pouvant provenir d'une cadène de navire. Des recherches ultérieures faites à Nouméa s'efforceront d'en déterminer la provenance.

Sur la rivière Fofu achève les préparatifs de mise en place des batardeaux, destinés à faciliter les fouilles sur les anomalies magnétiques repérées par Jean-Paul Tranap et Alain Lebreus.

A terre, les médecins consultent, l'infirmière panse, le dentiste arrache des dents, Michel Bellion peintre de la Marine croque des scènes de vie du village, le RIMAP attaque les toitures des toits et Raymond Chaniel fait cuire des crabes, ouvre des huîtres de palétuvier destinées au festif dîner à terre, des Frères de la côte.

L'hélicoptère attendu de Nouméa se pose avec trois personnes à bord, en début d'après midi sur une zone déboisée à son intention, non loin des cases réservées à l'association Salomon.

Sur la côte ouest de la baie Saboé, l'ethnologue Christian Coiffier accompagné par l'amiral Battet, se rendent sur le site de Tomakopeï photographié en 1929. Ils reconnaissent, dans une mangrove de hauts palétuviers, le site de la photographie, qui a peu changé. Le chef du village de Tomaku interrogé, le nomme « Pierre des Marahs ». S'agit-il du mot marin, transformé avec le temps par les indigènes ? Un rocher porte quelques marques non interprétables. Si le temps le permet, un retour sur les lieux avec un détecteur sera entrepris. De retour, l'ethnologue et l'amiral concluent qu'un lieu aussi inhospitalier n'a pu être le lieu d'inhumation des marins noyés et encore moins le Camp des Français.

Sur la côte est de la baie de Saboé, Alain Lebreus et Jean-Claude Tranap empruntent, dans la mangrove, un petit chenal conduisant à un terre-plein. Le détecteur magnétique permet de trouver de nombreux clous de charpente. Le sol doit en être complètement débarrassé, avant toute nouvelle recherche d'anomalie magnétique plus profonde. Du terre-plein est aperçue sur la crête, une route forestière en mauvais état et difficilement praticable.

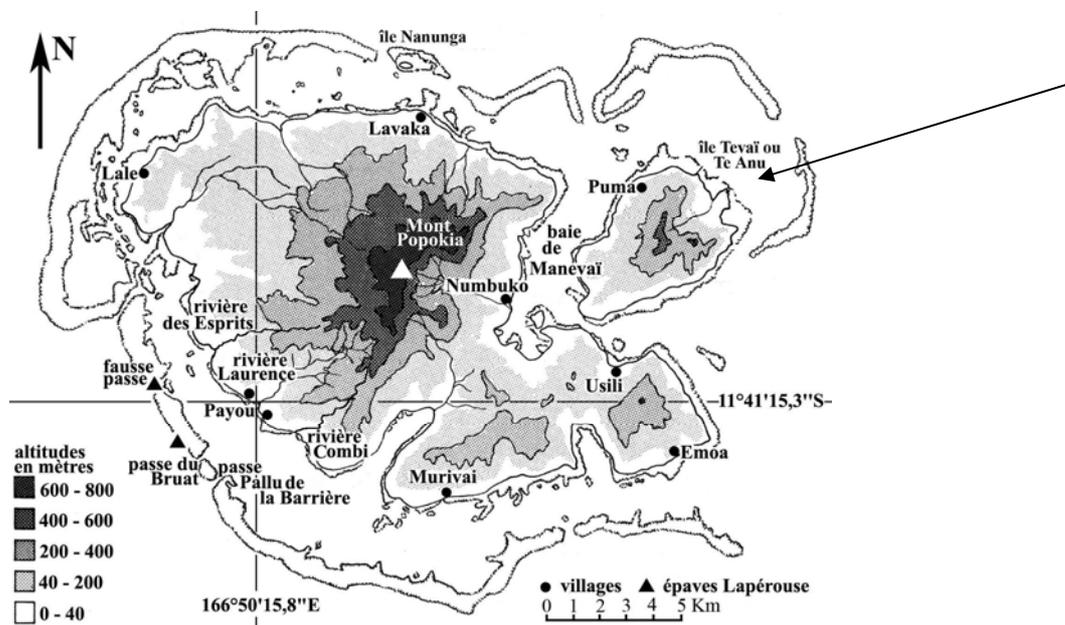
Dans la faille, les plongeurs sont toujours en lutte avec l'énorme bloc de corail. Deux parachutes associés à une citerne d'essence de 300 litres vide et remplie d'air, ne parviennent pas à le soulever. Robert matérialise la zone de travail actuelle, dans laquelle sont trouvés briques, pierres à fusil, verroteries et le lot habituel de bris de porcelaines.

MARDI 30 SEPTEMBRE

La continuité du beau temps est un réjouissement dès le petit déjeuner pris sur la piste d'envol. Les équipes s'affairent.

L'hélicoptère de la base aéronavale de Tontouta est à nouveau disponible. Les mesures de sécurité ne sont pas pour autant relâchées.

Le commandant annonce le calendrier de la suite de la campagne. Le chantier pendra fin le 9 octobre. Le BATRAL sera chargé le 10. Dès le retour du mauvais temps l'ULM sera réembarqué, à moins de le laisser sur place dit le commandant en plaisantant ! Le 11 octobre, le navire appareillera pour Buma sur l'île de Te Anu. Puis se déroulera sur un petit récif, face à l'île de Manevai, une cérémonie devant le cénotaphe érigé par Jules Dumont d'Urville en 1828 puis reconstruit par l'association Salomon en 2005. Le soir, une fête avec feu d'artifice sera servie à la population. Le BATRAL appareillera le lendemain à 8h pour Nouméa où il arrivera, comme prévu le 15 au matin.



Michel Laffon accompagné par l'amiral Battet, Raymond Chaniel et Antoine Badoc se sont rendus à travers la mangrove dans une clairière située au-delà de la rivière des esprits, non loin de la baie de la rivière Saurilemene, où des anomalies cartographiques ont été relevées. Leurs observations permettent de douter de

l'existence d'un défrichage ancien pouvant avoir été réalisé par les naufragés. S'agit-il d'un ancien glissement de terrain ou d'un sol appauvri par un autre phénomène ?

Au village de Païou, les archéologues n'ont pas fait de découverte notable. Ruffino n'a pas progressé dans l'inventaire de la palissade.

Sur les anomalies magnétiques détectées par Jean-Claude Tranap, Fofu met en place son batardeau sur le lit sédimentaire de la rivière à une centaine de mètres du rivage. Il découvre de grosses pièces métalliques provenant des ruines de la Kaori Timber, puis le batardeau s'effondre sous les coups de bélier de la marée montante.

Le musée est paré de sa couverture neuve. Seules restent à fixer les tôles faîtières et celles des arrêtes.

Eve et Edith se sont rendues au village de Marévaï, duquel Ben est originaire. Une quarantaine de personnes s'est présentée à la consultation pour des soins divers. La maladie du « tokelau » y semble moins fréquente que dans le village de Puma.

Dans la faille, le gros bloc est toujours en place et un autre situé en hauteur en équilibre instable menace de chuter. La suceuse a régurgité son lot de petits objets. Sont apportés à bord une plaque de plomb perforée, un grenat collecté par les naturalistes, au Port des français, un œillet d'optique, un petit flacon et une boîte à section carrée. Une grande plaque de cuivre, découverte dans la faille en juin dernier fut gardée au musée jusqu'à ce jour et apportée pour compter dans l'inventaire des objets de la faille.

Edith Maupin et Charles Merger ont consulté des patients au village tikopien dans la case de Ben, puis dans le musée.

Dans la matinée, Gérome Blaise le médecin du bord a répondu à une demande médicale envoyée par la station radio d'un voilier croisant à Vanikoro. La femme du skipper a reçu des soins à bord du BATRAL où elle a ensuite déjeuné. Le couple de voyageurs, anglaise pour la femme et Américain pour l'homme, navigue depuis onze années sur leur voilier de onze mètres.

Au décours du dîner, Christian Coiffier, a présenté le film « les voyageurs de la Korigane », auquel il a participé. Le navire avait relâché à Vanikoro, avant de poursuivre sa route dans le nord des Salomon. Au musée de l'homme de Paris il était le gardien de l'incalculable collection d'objets d'art océaniques rapportés par les

membres de l'expédition. Ces objets sont aujourd'hui en majorité exposés au musée des Arts premiers du quai Branly.

MERCREDI 1^{er} OCTOBRE

Au petit déjeuner, observé des hauteurs de la piste d'envol, le temps s'est dégradé. Le ciel est chargé d'un camaïeu de tons gris et blancs allant jusqu'à l'horizon du côté de la barrière de récif, fatale aux navigateurs de la Boussole et l'Astrolabe. Vanikoro dissimule ses crêtes et sommets dans les nuages. Une petite brise lève une modeste houle, sans gêne pour les transbordements et les plongeurs.

A sept heures de retour de Santo, Té Fétia entre dans la passe Bruat, met le cap sur le BATRAL qu'il frôle sur bâbord en guise de bonjour. Jean- Paul Mugnier de retour caméra à l'oeil et les nouveaux venus à Vanikoro, Jean-Christophe Galipaud, Valérie Jauneau, sur le pont du catamaran saluent des deux bras. L'arrivée attendue de l'archéologue de l'IRD, coordonnateur des fouilles à terre et de la journaliste de RFO est une joie pour tous.

Dans la faille, les travaux sous-marins suivent leur cours. Le gros bloc instable est sécurisé. La couche archéologique, explorée et sucée, restitue son lot d'objets émondés retournant à l'air et à la lumière. Sur les tables installées sur le pont arrière du navire, abritées par un vaste dais de couleur kaki, de nombreuses paires d'yeux scrutent avec émotion les trouvailles du jour. Ont ainsi réapparu, issus de la funeste faille, une crosse de fusil, un petit cueillon, une punaise, un réa de poulie, de la verroterie, un bris de verre de filtre de sextant, un fragment de boucle de ceinture, un œillette d'instrument serti dans le bronze.

Un fragment d'os recueilli par Raymond Proner suscite l'intérêt. Charles Merger, médecin légiste, l'examine. Il s'agit d'un fragment d'os plat, rectangulaire, mesurant 24x22mm. Les bords ne comportent pas de surface articulaire. Le plus épais des petits côtés a 4mm et laisse voir les travées de la trame osseuse minérale déshabillée de toute matière organique. Ce petit fragment d'os plat est-il humain ? Provient-il du crâne, d'une apophyse vertébrale, d'une omoplate, ou bien encore d'une côte de l'un des marins naufragés ? Déception !

Son aspect et son lieu de découverte, proche de la cuisine du navire englouti portent à croire qu'une côtelette de porc en serait le légitime propriétaire.

Une expédition maritime avec les zodiacs de la Marine et avec appui aéroporté avec l'hélicoptère et l'ULM, est menée sur le village de Lalé situé sur la pointe ouest de Vanikoro. Participent à cette expédition Alain Conan, l'amiral Battet, Christian Coiffier et une partie de l'équipe médicale, Eve Leblanc, Edith Maupin, Philippe Houdret. L'accueil de la population du village, avec des chants de la musique et danses, est très chaleureux. Le vieux chef Paterson et la population expriment leurs remerciements pour le sauvetage en mer de quatre personnes, dérivant depuis neuf jours dans une pirogue. Par hasard, en 2003 Raymond Proner commandant de l'Alys, navire de recherche de l'IRD, a croisé dans une nuit noire la route de la pirogue perdue en mer. Ils souhaitent que leur sauveteur leur rende visite avant la fin de la campagne. Une balise de détresse leur est offerte dans l'espoir de pouvoir repérer une éventuelle nouvelle disparition de pirogue. Une trentaine de personnes de tous âges sont soignés. Profitant des soins, Christian Coiffier prélève de la salive destinée à analyse ADN, pour l'étude génétique de la population. Pour cette étude, une dizaine de villages feront l'objet de prélèvements durant cette campagne.

Au briefing du soir, Jean Christophe Galipaud, arrivé de Paris où il travaille au siège de l'IRD à Bondy, remercie pour le travail considérable déjà accompli à terre. De nombreuses pistes restées dans l'incertitude à l'issue de la campagne de 2005, peuvent désormais être fermées. Les recherches à terre méritent d'être diversifiées sur d'autres sites que Païou. En particulier le village de Paucouri, où aurait résidé le dernier survivant. Une habitante y aurait trouvé un fragment d'assiette identique à ceux découverts à Païou. Malheureusement aucune preuve ne subsiste car ce bris d'assiette aurait été donné à un navigateur de passage. Le village de Paucouri n'étant pas pollué par des débris métalliques, les recherches seront probablement plus aisées et plus rapides que celles entreprises de longue date à Païou.

Des tertres repérés par l'hélicoptère, dont les coordonnées GPS ont été relevées, seront fouillés, en particulier sur le site de l'ancien village d'Ignama, sur l'embouchure de la Saurileneme, au sud de Paucouri.

Venu après Dillon puis Dumont d'Urville en mars 1826, Legarant Tromelin capitaine de frégate commandant la corvette la Bayonnaise, avait embarqué à Tikopia « le lascar Joë ». Joë, métis indien natif de Calcuta, ne savait ni lire ni écrire, mais avait vécu quinze ans avec des européens et séjourné dans de nombreuses îles. De ses divers séjours et ses discussions avec les naturels il avait recueilli des

informations sur le sort des naufragés et se trouvait être un traducteur utile. Dans une lettre datée du 2 octobre 1828, adressée au Comte d'Augier Vice Amiral, Legarant Tromelin écrit : « Le deuxième navire fit côte à l'ouest de l'île vis-à-vis du village de Païou ... dans un endroit où le récif est interrompu ; mais il y a peu d'eau dans cette petite ouverture et le bâtiment du y toucher avant d'échouer entièrement... Les naufragés durent être attaqués par les naturels, car un de ceux-ci contemporain de l'évènement a dit que l'on se battait avec les blancs ; que les blancs tuèrent beaucoup de monde, qu'ils lançaient de gros boulets comme des cocos ; que les blancs au nombre d'une vingtaine, avec un chef parmi eux, se sauvèrent du bâtiment qui fut mis en pièce par les vagues; que les blancs s'établir au village de Ignama, à environ quatre milles au nord de Païou ; qu'ils y restèrent environ six lunes et y construisirent une grande pirogue avec laquelle ils s'en allèrent tous ».

Fofu enlève les éléments du batardeau effondré, révisé les moteurs et met en service une deuxième suceuse. La disponibilité de cette deuxième pompe d'aspiration sera précieuse pour accélérer les fouilles de la faille.

Guy Kane et Charles Merger s'envolent à bord de l'ULM, pour la recherche d'un parachute perdu échappé de la faille et dérivant sous le vent. Plusieurs survols du récif et de la mer jusqu'à la passe de Ngae sont infructueux. Puis ils se rendent au fond de la baie de Saboe où est mouillé le voilier de la navigatrice anglaise malade. Sa santé n'est plus préoccupante et l'anglaise remercie la sollicitude de la Marine française.

L'hélicoptère passe au raz du « bib ». Les turbulences produites par les pales déshabillent le pavillon de jardin de sa toile blanche dénudant le pont et ses structures.



JEUDI 2 OCTOBRE

Le temps reste beau, mais le vent soufflant à 10 nœuds lève une légère houle. Tous deux forcirent au long de la journée. Les grains habituels sont de retour, faisant réapparaître les cirés aux couleurs vives.

Dans la faille la deuxième suceuse est à l'œuvre, permettant de découvrir un nouveau gisement archéologique prometteur. Un petit plomb cylindrique, une boucle en argent rectangulaire provenant probablement d'un chapeau, une pièce de monnaie espagnole, un bouton de vêtement en bois brisé et de nombreuses balles de mousquet et des pierres de fusil, sont découvertes et remontées à bord. Parmi la collecte de la journée figure un fragment d'os. Son aspect permet d'identifier un segment de côte fracturé à ses deux extrémités, long de 60mm, avec une légère concavité et une largeur de 20 mm. Le rebord costal inférieur, à angle aigu presque tranchant, permet d'éliminer son origine humaine. La reconstitution progressive d'une côte de porc débute.

Au milieu de l'après midi l'importance de la houle fait annuler par sécurité la dernière plongée, au grand dam de Robert Veccella qui avait cédé son tour à Philippe Houdret. La dernière palanquée découvre l'une des faces d'un objet inséré dans le corail. Son aspect visuel et le toucher laisse penser qu'il est peut-être en cuir. L'interrogation sera levée lorsqu'il pourra être dégagé et observé. Un broussard calédonien dirait, « Païou jamais fini chercher ».

A terre, l'amiral Battet distingue dans la bordure de pierres entourant l'église adventiste du village mélanésien un bloc de granit rose. Constatant son intérêt pour cette pierre, le chef Thomas le conduit à sa case où gisent une vingtaine de pierres identiques. Deux blocs du même minéral avaient été trouvés par Alain Lebreus dans le même village cinq jours plus tôt. Montrés à Jean-Pierre Siorat et Ruffino Pineda ils furent qualifiés de gneiss porphyroïdes roses. Viennent-ils d'une sépulture méconnue, des cales des embarcations de la Kaori Timber C° ou encore de l'Astrolabe de laquelle ils auraient été débarqués ? Un échantillon ramené à Nouméa permettra peut-être d'en déterminer la carrière d'origine.

Dans la rivière, Fofu fouille une deuxième anomalie magnétique. Les ferrailles découvertes proviennent comme attendu de l'ancienne scierie.

Jean-Christophe Galipaud, aidé par les deux Antoine, ne découvre rien de probant, mais fait états de zones restantes potentiellement intéressantes à sonder.

Jean-Pierre Thomas et Philippe Houdret se font déposer en hélicoptère à Puma. L'évaluation de l'efficacité du traitement du « tokelau » est conforme aux attentes et de nouvelles dents gâtées et douloureuses sont extraites.

Le « bib » dénudé la veille par l'hélicoptère est habillé d'un nouveau pavillon de jardin identique. Il retrouve sa décence et sa blancheur virginale.

VENDREDI 3 OCTOBRE

Les prévisions météorologiques annoncées se vérifient au petit déjeuner sur le pont d'envol, observatoire de l'état du ciel et de la mer. Les tauds soulevés par le vent claquent comme des voiles en souffrance lors des changements de bord. Le ciel alterne des plages sombres et ensoleillées éclairant de gros grains venant du sud-est. La mer est houleuse et blanchie d'une multitude de moutons éphémères poussés par le vent soufflant à 20-25 nœuds, avec des rafales sous grains à 35 nœuds. Le transbordement par la passerelle de coupée et le ponton est devenu dangereux. L'échelle de pilote substitue la passerelle, mobilisant un marin pour chaque personne.

L'organisation des travaux est redéfinie en fonction de cette nouvelle donnée météorologique. Les plongées sont suspendues. Alain Conan fait remarquer que l'enthousiasme et la passion associées à la cohésion des membres de l'association Salomon, sont la source de l'énergie permettant de surmonter les difficultés. Ce sont ces difficultés qui font toute la valeur et la richesse de la campagne.

A terre, sur les traces du dernier survivant, Jean-Christophe Galipaud, Arnaud Tarnus accompagné par le chef Thomas se rendent dans le village de Paucouri qui recèle peut-être l'énigme du Camp des Français. Il mérite des fouilles attentives. Malheureusement, le chef du village refuse que sa terre soit fouillée. Un médiateur parlant le pidgin sera dépêché sur place pour tenter d'obtenir son accord.

Christophe Coiffier, Alain Lebreus et sept marins se rendent dans la baie de Saboe dans l'intention d'interroger le Chef Gaspard. Ce chef serait un descendant de Rathéa informateur tikopien du commandant Dillon. Son épouse les informe de son décès l'an passé et les conduit sur sa sépulture au fond de la Baie. Ils rencontrent Steeven son neveu devenu le nouveau chef. Les échanges de paroles se bloquent en raison du trop grand nombre de blancs. Christophe Coiffier le rencontrera à nouveau seul à seul, pour faciliter la communication et le recueil d'informations issues de la tradition orale. Ils viendront en complément de ceux déjà acquis en 2005.

Eve Leblanc s'est rendue en hélicoptère, accompagnée de Jean-Pierre Thomas et de Philippe Houdret, dans le village d'Emoa situé à l'est de l'île. Un dispensaire construit sur pilotis en dur est tenu par l'infirmier John. Il fit ses études à Honiara, puis vint à Emoa où il vit depuis plusieurs années. Le dispensaire est propre et contient une salle pour le traitement des blessures et une table d'accouchement. Des médicaments ont été apportés sur demande du chef Thomas. Les retards d'approvisionnement sont fréquents et le dispensaire ne reçoit la visite d'un médecin une fois l'an. Christian, l'instituteur du village montre aux visiteurs un empilement de matériaux de construction destinés à la construction d'une école. Il déplore la livraison de ce matériel qui reste entassé sur le sol faute de compétence locale pour sa construction.

Le toit du musée est terminé et l'équipe du RIMAP commence la réfection du faux plafond et de la peinture murale.

Les caprices du temps, par une rafale de vent à 30 nœuds souffle le nouveau pavillon de jardin à peine installé sur le « bib ». Sa nouvelle nudité sera corrigée, dès l'amélioration du temps par un nouveau dais, épuisant le stock.

Au décours du dîner, des adieux sont faits aux deux pilotes de l'hélicoptère et à Raymond Proner qui embarqueront le lendemain à 7 heures. Ils s'envoleront pour Nouméa et feront une escale d'avitaillement aux Banks et à Santo.

SAMEDI 4 OCTOBRE

Le mauvais temps persiste toute la journée. Des vents de 20 nœuds se renforçant sous grains à 25-30 nœuds interdisent les travaux sous-marins.

Une certaine morosité s'empare du bateau. Pour certains l'immobilisation forcée est mise à profit pour deviser, lire, jouer aux cartes ou au trivial poursuit. D'autres interprètent leurs données d'enregistrement sismique et radar ou mettent à jour leurs notes archéologiques terrestres et maritimes. Les journaux et chroniques se complètent. Mickaël Ferloni, pour l'édition du livre de la campagne 2008 de l'association Salomon, entre dans son ordinateur avec précision et de façon exhaustive les événements archéologiques, ceux de la vie à bord et terrestre, ainsi qu'une multitude de photographies. Ce livre promet d'être une récompense pour l'association Salomon de son investissement dans l'aventure et de l'énergie développée par les diverses compétences misent en commun.

Pierre Larue, dit Pierrot et Christian Grondin sont les, responsables des prises de vue photographiques et cinématographiques de l'association Salomon. Ils passent en revue, classent, traitent leurs innombrables photos ayant presque saturé leurs disques durs. Souvent ensemble dans l'Algéco informatique, dans les coursives ou sur le pont d'envol, leur similitude d'aspect physique leur vaut le pseudonyme humoristique de Dupont et Dupont. Infatigables chasseurs d'images, ils immortalisent les paysages, terrestres et sous-marins, les scènes diverses, les états d'âme, les événements du bord, du ciel, de la terre et de la mer.

L'ineffable Fofu responsable du matériel rend souvent visite à ses enfants, nombreux à bord. Les moteurs de la pompe d'aspiration, du « bib », du baron, du pékaï, sont auscultés, démontés, remontés, choyés, pour être toujours prêts. Les suceuses sont caressées, les groupes électrogènes testés. Pour leur assurer une permanence de soins, il a embarqué à bord sa caisse à outils. Située dans le hangar, elle ne manque pas d'être vue. Ce vaste coffre en bois peint en gris souris, haut de soixante dix centimètres, long de deux mètres, a soixante dix centimètres de large. L'ouverture de son couvercle donne accès à trois vastes compartiments. Leur inventaire montre une grande diversité d'outillage mécanique et électrique et de nombreuses pièces de rechange. Ce coffre, chasseur gardée de Fofu, est connu de ses intimes sous le nom de « touskifo ».

Le débriefing humide et venté de 18 heures rend compte, comme chaque jour, de l'activité des équipes ou des travaux individuels.

Christian Coiffier, s'est rendu seul dans la baie de Saboe pour converser avec le jeune chef Steeven. Ses connaissances sur les rescapés du naufrage n'ont pas progressé. Il a profité de sa venue pour apporter des tubes de crème destinés au traitement d'une fillette atteinte du tokelau.

Jean-Christophe Galipaud a poursuivi avec l'aide de marins et d'hommes du RIMAP, les fouilles du bord de mer. La Kaori Timber C° fut encore généreuse en ferralles oxydées. De gros pieux sont mis à jour à l'estuaire de la rivière. S'agit-il de pieux de soutènement d'une construction, ou de piles de pont, destiné à franchir la Lawrence ? En 2003, fut détectée une zone semi-circulaire confirmée par le radar œuvrant à cette campagne. Elle sera sondée après complément de défrichage. Renaud Tarnus transformé en archéologue, a creusé le sol en regard d'une anomalie magnétique, située vers les dernières cases proches de la piste d'atterrissage de l'hélicoptère. Sans surprise, l'ancienne scierie régurgite une fois de plus ses restes métalliques rouillés. A l'issue des nombreuses recherches des campagnes précédentes associées aux fouilles actuelles, entreprises avec de nouveaux moyens, il faut se rendre à l'évidence : le Camp des Français ne se trouve probablement pas à Païou.

Après le dîner, la journée est close par la projection du film « Des tours du monde à volonté ». Jean-Luc Van Den Heede, dit VDH est un navigateur à la voile empreint d'un grand charisme et d'une volonté de fer. Marc Lavigne présente le film relatant les circumnavigations en solitaire de son ami. Cette amitié est née à la suite d'une aide apportée à la réparation de son bateau endommagé, en décembre 1986, lors d'un échouage sur une plage proche de Sydney, pendant le BOC challenge, course autour du monde avec étapes au départ de Galveston près de New York.

DIMANCHE 5 OCTOBRE

Une météo identique à celle de la veille a les mêmes conséquences. Les plongées sont ajournées. Seuls le travail archéologique et les expéditions sur l'île sont possibles.

Le réveil apporte une désagréable nouvelle. Le canot pneumatique baptisé « coquelicot », loué à Nouméa pour la campagne a disparu pendant la nuit. Amarré sur le traînard avec les autres embarcations, le vent et la houle ont probablement eu raison de sa fixation ou de son bout.

Le commandant annonce le changement du calendrier annoncé, pour la fin de la campagne. Cette modification liée au mauvais temps permettra deux jours de fouilles supplémentaires dans la faille et à terre. Le navire restera mouillé en baie de Païou, jusqu'au départ fixé au dimanche 12 octobre dans la matinée. La cérémonie devant le monument de la baie de Numbuko est maintenue en comité restreint.

Jean-Christophe Galipaud déclare « nous devons poser les pieds, là où Dumont d'Urville avait mis le doigt ». Brini-Warou recueilli en septembre 1828 des informations issues de la tradition orale des naturels, qui furent transcrites par Dumont d'Urville. Au décours du naufrage « ceux qui avaient abordé à Vanou avaient été reçus à coups de flèches par les naturels ; alors les blancs avaient tiré sur ceux-ci avec leurs fusils (et il faisait le geste d'un homme qui souffle la mort) ; ils en avaient tué plusieurs, ensuite ils avaient tous eux même péri, et leurs crânes étaient enterrés à Vanou. Les autres os avaient servi aux sauvages à garnir leurs flèches ».

A terre, Jean-Christophe Galipaud et Ruffino Pineda cherchent sur d'autres sites cités par Dillon, Dumont d'Urville ou Legarant Tromelin. Ils s'affairent dans la rivière des Esprits. L'estuaire de cette rivière est situé en face de la fausse passe où s'échoua l'Astrolabe. Les survivants de ce navire, les plus nombreux auraient pu s'y réfugier. Cette hypothèse est en accord avec les écrits de Legarant Tromelin sur des propos recueilli auprès des naturels par le Lascar « Joë ». Au terme de leurs investigations, l'évidence s'impose, le site est si inhospitalier qu'il n'a pu servir de camp.

Michel Laffon, accompagné des deux Antoine, retourne sur l'aire déboisée proche de la rivière Sarilemene et de l'ancien village d'Ignama, où il s'était rendu le 30 septembre. Sur la plate forme constituant une terrasse visible de la mer il prélève des végétaux et des échantillons de terre. Espérons que l'analyse de ces prélèvements biologiques et géologiques apportera une explication sur l'origine du déboisement observé. Deux trous de 70x80cm sont faits dans la terre argileuse, sans apporter d'élément digne d'intérêt. Cet arpent de terrain en terrasse était-il un observatoire des rescapés ? Ont-ils eu le 19 mai 1793 le désespoir de voir passer, puis s'éloigner, toutes voiles dehors la Recherche et l'Espérance de l'Amiral d'Entrecasteaux. Cette expédition dont la mission fut la recherche de celle de La Pérouse, avait à son bord un commandant, des officiers et de nombreux marins mourants ou épuisés par le scorbut et la dysenterie. Le sauvetage de l'amiral âgé de 56 ans et de l'équipage des deux navires avait pris le pas sur l'objectif de la mission. Atteindre un port hollandais dans les meilleurs délais pour y recevoir des soins était devenu prioritaire.

A Païou, Alain Lebreus et Michel Boré poursuivent la recherche d'anomalies géo-radar pouvant évoquer les restes enfouis d'une palissade. L'équipe du RIMAP se rend, sous les grains et par une mer formée, au monument Dumont d'Urville pour sa restauration.

Le troisième barbecue dominical réunissant tout le bord sur la piste d'envol se déroule dans une atmosphère humide et venteuse. L'optimisme revient car l'amélioration du temps est prévue pour le lendemain.

LUNDI 6 OCTOBRE

Au dix-septième jour de mouillage en baie de Païou un temps plus clément est enfin revenu. Le ciel reste cependant chargé et quelques grains déversent leur trombe d'eau. L'amplitude de la houle a diminué et permet les transbordements à partir du ponton.

Gilbert Castet organise les plongées en fonction de l'état physique et des disponibilités de chacun.

Fofu et Denis Gosset installent sur le « bib » la vieille moto-pompe d'aération tenue en réserve. La nouvelle, à peine mise en service a rendu l'âme en raison de l'éclatement du corps de pompe.

Les palanquées alternent dans la faille et les objets commencent à remonter sur le pont du milieu, pour être exposées sur les tables situées sous la tente en regard des Algéco. Les caméras de Atom et Thalassa ronronnent autour des objets sortis de la mer. Véronique et Claudie s'activent dans l'Algéco laboratoire. Une médaille en parfait état, comme sortie de la poche de La Pérouse, brille sous la lumière. Commémorant la naissance du Dauphin en 1781, cette médaille est destinée à être offerte aux personnalités rencontrées aux escales. Elle est à l'effigie de Louis XVI et de Marie Antoinette se faisant face de profil. Sont également sortis de l'eau un flacon intact, une casserole, un élément de garde d'épée, des minéraux, un bloc de plomb et des morceaux de bois. Mais plus particulièrement trois objets attirent les regards et les commentaires. Un percuteur amérindien, en marbre, collecté dans la Baie des Français en Alaska, où périrent noyés 21 marins de l'expédition. Cet objet cylindrique avec un renflement servant de maillet à main, était utilisé par les indiens tlingits pour enfoncer un coin de bois dans un tronc d'arbre permettant la découpe de planches. Le deuxième objet est un imposant grenat provenant également d'Alaska. Le troisième est une porcelaine chinoise de Nankin, achetée à Macao. Ce ramequin ou mieux cette bonbonnière, à anses et décors floraux bleus est cassée mais complète. Son couvercle remonté de la faille cinq ans plus tôt en fait une pièce exceptionnelle. Michel Bellion palette de gouache sur la table, pinceaux en mains, sous le contrôle de la caméra de Yves Bourgeois l'immortalise sur un Canson contre collé gris flanelle. Enfin un fragment osseux de bassin comprenant, le cotyle, une partie de l'aile iliaque, l'échancrure sciatique et une partie de l'ilion pose la question de son origine humaine ou animale. Bien qu'il apparaisse d'origine animale, une étude complémentaire s'impose.

A terre, sous la conduite de Jean-Christophe Galipaud, trois équipes s'activent. Avec l'aide du RIMAP une zone située sur les hauteurs du village mélanésien est défrichée, puis sondée par Antoine et Antoine, accompagnés de Michel Laffon. L'insuccès permet de fermer cette piste. Ruffino poursuit, sans succès, sa recherche d'une éventuelle palissade. Recherchant le cimetière des marins, Jean-Christophe Galipaud, Jean-Claude Tranap, Christophe Rodot et Alain Conan se rendent dans la baie de Saboe, au village de Tomakopeï. Au delà du village, se dessine sur le chemin une surface de 1,50x3m qui pourrait être une tombe. Le détecteur sonne. Il s'agit en fait d'un empierrement de roches magnétiques réalisé par le dénommé Mathias, pour rendre le chemin praticable. De retour au village de Païou une photographie datant de 1929 est montrée au chef Thomas. Il reconnaît le cimetière de la Kaori Timber sur la rivière Kobé. Comme à Païou, l'estuaire est sédimentaire et subit des modifications topographiques importantes avec le temps. Les pierres qui étaient très saillantes en 2003, sont enfouies sous les sédiments aujourd'hui.

A Païou, dans le musée Eve, Edith et Charles ont donné des soins médicaux. Le bâtiment se dote de nouvelles gouttières.

De retour de la faille, le « bib » est revêtu d'un nouveau costume, cette fois bleu et blanc.

Le dîner est animé par l'enthousiasme suscité par les trouvailles du jour dans la faille et l'espoir du renouvellement d'une aussi belle collecte pour le lendemain, avec le retour du beau temps.

